CORRESPONDANCE SECRETTE

Entre l'Abbé de VERMONT, *l'Abbé* MAURI *& Madame de* POLIGNAC.

LETTRE

DE Mr. L'ABBÉ MAURI,

A Mr. L'ABBÉ DE VERMONT.

De Londres, le........ 1789.

TOUT eſt perdu, Monſieur, à moins d'un coup du Ciel, ou d'une reſſource de génie telle qu'en auroit pu concevoir l'intrépide Lamoignon, l'adroit Maupeou, ou bien l'impérieux Choiſeul. Je ne vois pas comment on arrêtera la courſe rapide de l'Aſſemblée prétendue Nationale. Calonne, le ſubtil Calonne, ne ſait plus que réſoudre. Les Anglais le voient de mauvais œil; & ſi les ſugitifs ne ſe fuſſent pas habillés à l'Aglaiſe, & n'euſſent pas jargonné la langue du pays, il leur ſeroit peut-être arrivé quelqu'aventure déſagréable. A propos, vous ſavez que le Duc de *** eſt ici; nous nous ſommes rencontrés dans le Paquebot

de Calais à Douvres. Nous nous obſervions déjà depuis long-tems ſans nous reconnoître. Le Duc & toute ſa ſuite avoient les cheveux coupés en jockei, & le reſte du coſtume étoit conforme à la coëffure : pour moi, j'avois un habit de Quakers, & une perruque ronde ſans poudre. Cette maſcarade nous auroit fort égayés dans tout autre tems ; mais je vous aſſure que nous avons gardé le ſérieux le plus auſtere. Nous entendions certains diſcours à nos côtés, qui nous faiſoient trembler. Ces Anglais ſont fous de la liberté ; & je crois, Dieu me pardonne, que maintenant ils embraſſeroient volontiers les Pariſiens. Pour moi, M. l'Abbé, je les donne de bon cœur à tous les........, pour tous les maux qu'ils nous ont faits.

Informez-nous, de grace, du ſuccès de votre voyage ; car je tremble que Madame la Ducheſſe de P........ n'ait pas obſervé l'incognito avec aſſez d'exactitude. Je connois les Lorrains, je ne ſerai pas tranquille que je ne vous ſache rendu en Suiſſe. Lorſque vous ſerez établi quelque part, vous pourrez régler notre correſpondance.

Vous ſavez combien je vous ſuis dévoué.

Signé, l'Abbé M...... Préd.... du R....



REPONSE

DE Mr. L'ABBE DE VERMONT, A Mr. L'ABBÉ MAURI.

De Basle, le...... Août 1789.

Je n'ai qu'un moment pour vous répondre, mon cher Abbé; nous avons crevé tous les chevaux de poste pour sortir de France, & sans un petit stratagême, nous étions pris. Nous avons vu *le Genevois* à Basle...... Mais passons, la tête me tourne.

De Basle nous nous sommes rendus à Turin, & quoique le trajet soit un peu long, de Turin nous sommes revenus à Basle. Reçus par-tout froidement, nous ne savons où aller. J'aurois souhaité que nous eussions été en Italie; mais les Princes doivent s'y rendre; nous ignorons comment ils supportent leur disgrace. On les a assez mal accueillis à Bruxelles, à Mons & à Namur.

Je ne désespere cependant pas tout-à-fait encore. La D...... garde un sang-froid à l'

mirable........ Devions-nous nous attendre que les chofes tourneroient ainfi, & étoit-il poffible de les prévoir !.....

On débite ici que la Conftitution eft faite. A d'autres ! Vous devez vous rappeller ce que nous difions à ce fujet dans les Bofquets de Trianon. La France ne feroit donc plus peuplée que de Bourgeois! N'eft-ce pas une horreur en politique?

Penfez, mon cher Abbé, à écrire quelque chofe de bien fort, bien foudroyant, pour abattre le parti qui a juré notre perte, & ramener, s'il eft poffible, le Peuple de notre côté. Nous ferons peut-être un jour forts de notre difgrace !

Madame la Du.... de Pol..... tranquillife autant qu'elle peut fa famille. Certainement pour peu que les chofes tournent à bien en France, elle fera rappellée à la Cour.

Si vous trouviez à Londres un jeune homme bien délié, qui fût l'Anglais, l'Allemand, l'Italien & le Français, vous nous l'enverriez incontinent. Vous pourrez même lui faire des avances s'il en a befoin. Dans le tems vous ferez inftruit de tout. Madame la Ducheffe compte toujours fur votre zele.

Je fuis, mon cher Abbé, V. T. H. S. & D. A. DE V****, L. D. L. R.

Billet de Madame de Polignac, inclus dans la Lettre de l'Abbé de Vermont.

L'Abbé vous dit vrai ; je compte ſur vous plus que jamais, & vous prie d'entretenir Calonne & nos autres amis dans les bons principes, & de me faire ſavoir ce qu'ils penſent de tout ce qui ſe paſſe,

V. A. de P....

NOTE DE L'EDITEUR.

Les tems de troubles & d'intrigues ſont paſſés. Verſailles s'eſt délivré des vers rongeurs qui, peu à peu, dévoroient le bien public. Le Peuple s'eſt laſſé de ſes fers, & le bon Roi des Français s'eſt montré à ſon Peuple comme ſon ami.

Que la Tourbe des Courtiſans, vrais ſang-ſues du Peuple, diſparoiſſe ! Qu'ils aillent chercher un aſile chez le féroce Lambeſc ; & ſur-tout qu'ils ſe ſouviennent que les Français, idolâtres de leurs Rois, puniront déſormais tous ceux qui pourroient les tromper !

Lorſque le Peuple eſt las de ſervir des maîtres uſuriers, il ſe comporte comme le Payen de la Fable ſuivante.

L'HOMME
ET
L'IDOLE DE BOIS.

CERTAIN Payen chez lui gardoit un Dieu de bois ;
De ces Dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des
oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois ;
Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de Bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais Idole, quel qu'il fût.
N'avoit eu cuisine si grasse ;
Sans que pour tout ce culte à son Hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sou d'orage en qu'elqu'endroit
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part, & sa bourse en souffroit ;
La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en piéces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as tu valu, dit-il, seulement une obole ?
Va, sors de mon logis ; cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux Nature's
Malheureux, grossiers & stupides:

On n'en peut rien tirer qu'avec le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vuides.
J'ai bien fait de changer de ton.

La Fontaine.

Signé, LE FAUCHEUX, *Editeur.*

Rue Percée, N°. 21.

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné.